

RECUEIL DE TEXTES ET PLANIFICATION CLASSE DE CINQUIEME

THEMES	SEMAINES	TEXTES	AUTEURS
Thème 1 : LES MOYENS DE COMMUNICATION	Semaine 1	Le premier livre commandé	Bernard B. DADIE
	Semaine 2	Lettre de Yaye Daro à Rihanna	Abdoulaye SADJI
	Semaine 3	Lettre de Galaye Kane à Maïmouna	Abdoulaye SADJI
	Semaine 4 : intégration	Mon « micro » et moi	Amin MAALOUF
Thème 2 : VIVRE EN VILLE OU A LA CAMPAGNE	Semaine 5	Dakar	Abdoulaye SADJI
	Semaine 6	Bonheur d'un petit campagnard	Olympe B. QUENUM
	Semaine 7	Attrait de la ville	Malick FALL
	Semaine 8 : intégration	La rentrée des troupeaux	Alphonse DAUDET
Thème 3 : LES COUTUMES ET TRADITIONS	Semaine 9	Fiançailles à Umofia	Chinua ACHEBÈ
	Semaine 10	Exorcisme	Théodore D'ALMEIDA
	Semaine 11	Initiation au culte vaudou	Amegnona AZIABLE
	Semaine 12 : intégration	Souffles	Birago DIOP
Thème 4 : LES ARTS ET LES METIERS	Semaine 13	La biche sculptée	Camara LAYE
	Semaine 14	La petite ménagère	Abdoulaye SADJI
	Semaine 15		Abdoulaye SADJI
	Semaine 16 : intégration	La belle saison	Abdoulaye SADJI
Thème 5 : LES AVENTURES ET MYSTERES	Semaine 17	Le lièvre et le grand génie de la brousse	A.DAVESNE et J. GOUIN
	Semaine 18	Le Renard et le Bouc	Jean de La FONTAINE
	Semaine 19	Naissance et enfance de Soundjata	Djibril T. NIANE
	Semaine 20 : intégration	Le Lion le Singe et le Roitelet	Yves E. DOGBE
Thème 6 : LES QUALITES ET LES DEFAUTS	Semaine 21	Le choix de Maïmouna	Abdoulaye SADJI
	Semaine 22	Un maître impressionnant	Cheikh H. KANE
Thème 7 : A LA DECOUVERTE DU MONDE	Semaine 23	Propulsés dans l'espace	Ray BRADBURY
	Semaine 24	Demain dès l'aube...	Victor HUGO
	Semaine 25 : intégration	L'étoile du soir	ALFRED DE MUSSET

THEME 1 : LES MOYENS DE COMMUNICATION

1-Premier livre commandé.

Dans un recueil de nouvelles, l'auteur évoque Grand-Bassam, Dakar, Abidjan... L'un des souvenirs les plus vivaces est celui du premier livre que Som-Nian fit venir de Paris. Cette nouvelle est dédicacée ainsi : « À tous les maîtres qui m'ont formé ».

Monsieur le Directeur,

Je vous serais très reconnaissant de vouloir bien me faire expédier par retour du courrier le livre suivant :

« Sgaret : livre de lecture premier cycle. »

Ci-joint un mandat-poste de dix francs.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, mes très
Respectueuses salutations.

Lue et relue, la lettre fut mise sous enveloppe soigneusement fermée. Som-Nian partit la jeter dans la boîte aux lettres après avoir collé un timbre de cinquante centimes sur l'enveloppe. En règle avec l'Administration des postes, Som-Nian s'en retourna chez lui, sûr que sa lettre arriverait bien à Paris qu'il avait eu soin de souligner de deux traits fort accusés.

Sa lettre ? Un modèle, appris par cœur - on disait « formule ». Il y avait ainsi toute une série de formules que Som-Nian et ses amis apprenaient par cœur : la formule de demande de catalogue, de demande d'emploi, de demande de fusil, de souhaits de bonne année, de souhaits de bonne guérison [...]. Les élèves, secrétaires ambulants, savaient par cœur plus de modèles de lettres que n'aurait jamais soupçonné le maître qui s'évertuait à leur inculquer chaque jour des notions nouvelles. Il ne se doutait guère, le brave homme, que, si l'on avait mal appris « le Chêne et le Roseau », « les Animaux malades de la peste », « le Corbeau et le Renard » et autres récitations, c'était qu'il y avait une nouvelle formule à apprendre par cœur de toute urgence. Il ignorait que les élèves étaient sollicités par des gens pour rédiger des lettres de tous les genres. Il ne savait pas que souvent le dernier de la classe était celui qu'on appréciait le plus en ville parce qu'il passait son temps à écrire des lettres et à amasser une petite fortune.

Som-Nian mit sa lettre à la poste. De ce jour-là, il ne dormit plus. Il savait bien que le bateau mettrait quinze jours pour aller en France et quinze autres jours pour en revenir. Et pourtant, il ne cessait de compter et recompter les jours, de courir à la poste pour consulter l'horaire des paquebots. Un mois, deux mois ; des années ! Que se passait-il là-bas, en France, à Paris ?

Som-Nian s'apprêtait à recourir à la formule « réclamation » lorsqu'un jour, vers les onze heures, le facteur entra dans la classe, chargé d'un paquet. Son cœur bondit pour lui crier « ton livre est là ! ».

Bernard B. DADIE, *Les Jambes du fils de Dieu*, Coll. « Monde noir poche », Hatier

2-Lettre de Yaye Daro à Rihanna.

Et Yaye Daro d'écrire immédiatement à Rihanna.

Elle en avait pris son Parti. Maïmouna s'en irait, puisqu'elle tenait à partir.

Louga, le 13 mars 193...

Ma chère fille Rihanna,

« A la fin du mois, au reçu de ta lettre et du mandat, je n'ai pas voulu répondre tout suite. J'avais envie de te dire quelque chose et je n'étais pas sûre d'avoir l'occasion de te le dire. Maintenant j'ai cette occasion.

« Ta sœur Maïmouna est décidée à venir te rejoindre. Elle ne veut plus que cela, elle pleure le jour et la nuit. Dernièrement, elle est même tombée malade, assez gravement. Maintenant elle est tout à fait rétablie, Dieu merci. Dis-moi donc si tu tiens toujours à la recevoir auprès de moi,

« Je sais que si son désir n'était pas satisfait elle se languirait trop et tomberait suivent malade entre mes mains. Mon marabout m'a encore dit « Tu diras à ta fille aînée de suivre ta fille cadette pas à pas. » J'aurais voulu avoir Maï toujours à côté de moi. Mais je préfère son bonheur et le tien. Mon commerce me tiendra compagnie.

« Tout va bien chez nous. Je te quitte ma chère fille, en te renouvelant mes remerciements. Je ne taris pas de bonnes prières pour que ton mari et toi viviez longtemps et toujours très heureux »

Bonjour à Bounama.

Daro Dièye.

Abdoulaye SADJI, Maïmouna

3-Lettre de Galaye Kane à Maïmouna

Maïmouna reçut donc, un peu après la réponse de Doudou, une lettre du jeune hadj, pleine de feu

et de sincérité :

« Je sais qu'en t'écrivant, chère Maïmouna, je m'aliène pour toujours l'amitié de ta sœur Rihanna, qui a tout fait pour me dissuader. Mais je préfère conserver la tienne. Que m'importe que cet accident te soit arrivé ? Il ne t'aura diminuée en rien.

« Je continue à t'aimer, je maintiens ma candidature et me considère toujours comme ton fiancé. Je ne doute pas que tu as agi par simple ignorance et que mariée, tu te rachèteras bien vite ; tu n'es pas la première et tu ne seras pas la dernière à tomber victime de la perfidie des jeunes gens de Dakar.

Autre chose : il ne faut pas que l'attitude de Rihanna te décourage. Ses amies la lui ont bien reprochée après ton départ. Et puis, après tout, tu dois chercher ton intérêt, oublier ce qui est passé, prendre des résolutions et confier ton avenir à ceux qui t'aiment, comme moi : et je te le dis sincèrement.

« Toi et ta maman, réfléchissez mûrement à la question et soyez assurées que je suis prêt à accomplir mon vœu envers et contre tous »

Abdoulaye SADJI, Maïmouna

4-Mon « micro » et moi

Amin Maalouf, écrivain et journaliste, raconte son expérience de micro-informatique, convaincu que cette adaptation est nécessaire et enthousiasmante.

Mon expérience avec les micro-ordinateurs est celle d'un parfait profane. Elle a commencé en novembre 1981. Je préparais un livre, et je me perdais un peu dans les dizaines de bloc-notes où se chevauchaient textes rédigés, références, observations furtivement griffonnées, citations reprises à la hâte. Je sentais le besoin d'organiser cette montagne de papier, de la rationaliser. Au hasard d'une lecture, j'ai appris qu'il existait, sur un micro-ordinateur, un programme de traitement de texte qui permettait d'écrire des articles, des notes ou même des livres, de les enregistrer, puis de les imprimer autant de fois que je voudrais. Je n'avais jamais touché un ordinateur grand ou petit, mais j'étais curieux de connaître cette « bête » qui défrayait la chronique. J'attendais d'elle la solution à de nombreux problèmes.

Je n'ai pas été déçu.

Durant les deux premières semaines, je me suis efforcé, à l'aide des manuels d'utilisation fournis avec la machine, d'acquérir quelques éléments de programmation, ce qui s'est avéré moins compliqué que je ne craignais. J'ai même éprouvé un plaisir réel à écrire mes propres programmes. Mais je ne me suis pas attardé sur cet aspect technique dont la connaissance n'est pas indispensable pour le traitement de texte. Très vite, je me suis mis à l'écriture, et ce fut pour moi une expérience inoubliable.

Amin MAALOUF, Extrait de Jeune Afrique Bis n°1, septembre 1984

THEME 2 : VIVRE EN VILLE OU A LA CAMPAGNE

5-Dakar

Hors de ce domaine, s'étendait Dakar, capitale des tropiques, avec ses bâtiments que des conceptions nouvelles remaniaient chaque jour. On était loin du N'Djambour aux grandes savanes qui portaient toujours des noms de pâturages. Ici, le roc ancestral avait disparu sous la dalle, le goudron et l'asphalte. Les foules qui coulaient dans les rues fuyaient au lieu de marcher. Le danger planait dans le ciel avec le vrombissement des avions, guettait le passant étourdi aux angles des carrefours, et se trouvait jusque dans l'anonymat qui revêtait les choses et les gens. Tel était le fief de la civilisation qui avait séduit et attiré la petite Maïmouna comme tant d'autres rêveurs de la brousse sénégalaise. Aux confins de la ville de pierre, les agglomérations indigènes s'étaisaient, rousses et poussiéreuses. Comparées aux quartiers neufs, riants et pittoresques qui champignonnaient dans le centre, sur le plateau et sur le roc, ces agglomérations évoquaient par leur aspect sordide la misère et la décrépitude qui s'étaisaient partout à l'intérieur du pays. Elles formaient comme une ceinture d'ordures qui s'élargissait à mesure que le flot grondant de l'urbanisme déferlait sur elle.

Dès le lendemain de son arrivée, Maïmouna se baigna longuement à la douchière. Ce que c'était que de vivre à Dakar, dans le beau monde moderne ! Mon Dieu ! Quel changement. Le paradis osait-il promettre des joies plus grandes ? L'eau tombait d'en haut comme d'un tamis, aspergeait son corps et coulait le long de tous ses membres. Il suffisait de tirer sur une corde à peine plus épaisse qu'une ganse. Un tel bain raffermissait la chair, rendait l'esprit léger et lucide.

Abdoulaye SADJI, *Maïmouna*, Présence africaine, Paris, 1958

6-Bonheur d'un petit campagnard

Ahouma est un enfant de Founkilla, au nord du Bénin, où il vit avec ses parents, Bakari et Mariatou.

À dix ans, j'aidais mes parents à cultiver une partie de nos champs, à l'ensemencer, à en récolter les produits ou à conduire nos bêtes au pâturage.

La houe sur l'épaule, la main armée d'un coupe-coupe, nous partions au champ de grand matin. L'herbe encore humide de rosée aspergeait nos pieds et notre corps à moitié vêtu, ce qui nous désengourdissait avant l'arrivée au champ. [...]

Nous avions ainsi de l'avance sur le soleil s'élevant devant nous d'un coin de la terre, derrière quelque baobab énorme, ou un grand fromager ou un kapokier gigantesque : cela dépendait de la partie du champ que nous débrouissions. Les oiseaux qui, de grand matin, saluaient sans enthousiasme notre départ au champ, faisaient alors vibrer la nature tout entière de leur orchestre, heureux de voir le ciel s'inonder de lumière d'or. Le soleil commençait à brûler de ses rayons déjà pénétrants nos dos courbés et nos têtes penchées vers la terre.

Lorsque je n'étais pas au champ, j'étais au pâturage avec les troupeaux ; je les emmenais brouter de l'herbe tendre dans notre pré situé au pied du Kinibaya, l'une des plus grandes montagnes de la région. Le terrain s'étend sur plus de deux cents mètres, limité sur ses longueurs, à droite par la montagne, à gauche par le canal où la source du Kiniba roule lentement ses eaux ; vu de loin ou de la montagne, notre pâturage est une véritable mer de verdure. J'aimais beaucoup y conduire nos bêtes ; j'aimais enfiler mon boubou en cotonnade tissée, prendre mon kpété et mon tôba, jeter ma houlette sur mes épaules et partir avec nos quatre chiens en sifflant ou en jouant gaiement du kpété ou du tôba. J'aimais m'asseoir sur le dos de Faya, notre grand bétier noir aux cornes recourbées, à la barbe et au pelage abondants, qui me transportait avec fierté au pâturage. Certes, je n'y allais pas tous les jours parce que mon père aussi était content d'y conduire nos troupeaux, mais, quand j'étais là-bas, ma joie d'y être retourné était sans secret, et on la devinait de loin aux sons de mes instruments. Mais, quand je n'y étais pas, quel agréable plaisir n'éprouvais-je pas alors à contempler du haut du mirador la vastitude de notre désert d'épis où le moindre souffle de vent faisait briller, scintiller et miroiter en de doux mouvements de chasse-mouches, sous le brûlant soleil du Nord, les tiges toujours frêles de fonio, de maïs, de mil et de sorgho !...

Olympe BHELY-QUENUM, *Un piège sans fin*, Présence africaine, Paris, 1978

7-Attraits de la ville.

« Tu n'iras pas à N'Dar. Mon fils, tu n'iras jamais à la ville. »

Ainsi parlait Yaye Aïda, nouant pour la troisième fois le pagne élimé qui l'enveloppait jusqu'à mi-corps.

« Il faut que je me rende à la ville, Yaye ! reprit l'adolescent.

- Fais le compte des nôtres qui sont revenus de N'Dar, de N'Dakarou ou de Thiès-Diankhène. Que nous ont-ils rapporté ? La misère, oui... l'effroyable misère. »

Magamou n'avait écouté que d'une oreille distraite.

« Mais, mère, toutes ces cantines bourrées de vêtements ; toutes 10 ces corbeilles débordant de victuailles inconnues ; ces lits métalliques, ces tables. Mais non, mère, j'irai à la ville.

- C'est cette moisson magique qui vous affole ; c'est elle qui a désorganisé le clan ; qui a enfiévré votre imagination ; qui nous a perdus, m'entends-tu ? qui nous a perdus. »

Et Yaye Aïda, les mains de son petit dans les siennes, expliquait, folle de désespoir, comment la fausse richesse des villes avait, dans une progression implacable, insidieusement tué, en ceux de la tribu, la simplicité des mœurs, la modération des besoins. Elle parlait, et elle parlait, la vieille Aïda, mobilisant toute son intelligence pour convaincre son buté de fils qui simulait une attention soutenue alors qu'en sa tête ivre défilaient, déjà, les autos de la ville.

Magamou avait arrêté sa décision dès l'autre hivernage. Les travailleurs saisonniers - parmi lesquels il comptait de nombreux amis - l avaient invité à tenter sa chance comme eux. Pourquoi griller sous le soleil, suer toute la journée pour un maigre revenu ? À la ville, les fainéants du village, les Mor-Nélévane, les Mawa-Taillet et tous les parasites avaient fait fortune. La preuve ? Leurs casques de Gambie, leurs lunettes, leurs bracelets-montres, leurs sandales... Surtout ah ! leurs portefeuilles ! Et leurs chaussettes multicolores ! Les avantages de la ville n'étaient pas que matériels, du moins si l'on en jugeait par les histoires de licence de mœurs, ou bien, les cent petits riens que les initiés se confiaient avec un air entendu.

De fait, d'autres raisons plus profondes, moins terre à terre, étaient avant à l'origine de la décision du jeune homme. Celui-ci les taisait, tant par égards pour sa mère que par certitude que ces raisons n'auraient pas l'heure d'ébranler la conviction maternelle. Il se rallia à des arguments qu'il considérait comme plus déterminants.

« Mère, si je ne comptais que sur nos maigres récoltes, comment oserais-je demander la main de Soukenya ? Comprends, mère, qu'il n'y a plus de solution de rechange. Vois-tu, les tam-tams au clair de lune ont perdu de leur magie ; vois-tu, mère, mes compagnons préfèrent s'agglutiner autour des tirailleurs en permission, des plantons, des charretiers revenus humer, un moment, l'air du pays.

Nos jeunes filles elles-mêmes passent une saison à la ville et nous ne les voyons plus qu'aux premières pluies. C'est un signe des temps. Yaye, votre bon vieux temps est mort ; il ne faut pas que le village se meure.

- Vous le tuez, ce village ! » sanglota la mère. [...]

Mangamou avait disparu quand elle se fut arrêtée de pleurer. Yaye Aïda avisa alors une vieille houe que la glèbe avait tapissée de boue encore molle, puis elle se dirigea vers les champs, le cœur gros et la tête vide.

Malick FALL, *La Plaie*, Albin Michel

8-La rentrée des troupeaux

L'auteur, originaire du Languedoc, adore le sud de la France, chaud et ensoleillé. Il vient de quitter Paris pour vivre un moment en Provence, dans un vieux moulin abandonné.

Comment voulez-vous que je le regrette, votre Paris bruyant et noir ?

Je suis si bien dans mon moulin ! C'est si bien le coin que je cherchais, un petit coin parfumé et chaud, à mille lieues des journaux, des fiacres, du brouillard !... Et que de jolies choses autour de moi ! Il y a à peine huit jours que je suis installé, j'ai déjà la tête bourrée d'impressions et de souvenirs... Tenez ! pas plus tard qu'hier soir, j'ai assisté à la rentrée des troupeaux dans un mas (une ferme) qui est au bas de la côte, et je vous jure que je ne donnerais pas ce spectacle pour toutes les premières que vous avez eues à Paris cette semaine.

Jugez plutôt.

Il faut vous dire qu'en Provence, c'est l'usage, quand viennent les chaleurs, d'envoyer le bétail dans les Alpes. Bêtes et gens passent cinq ou six mois là-haut, logés à la belle étoile, dans l'herbe jusqu'au ventre ; puis, au premier frisson de l'automne, on redescend au mas, et l'on revient brouter bourgeoisement les petites collines grises que parfume le romarin ... Donc hier soir les troupeaux rentraient. Depuis le matin, le portail attendait, ouvert à deux battants, les bergeries étaient pleines de paille fraîche. D'heure en heure on se disait : « Maintenant ils sont à Eyguières, maintenant au Paradou. » Puis 20 tout à coup, vers le soir, un grand cri : « Les voilà ! » et là-bas, au loin, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière. Toute la route semble marcher avec lui... Les vieux bœufs viennent d'abord, la corne en avant, l'air sauvage ; derrière eux le gros des moutons, les mères un peu lasses, leurs nourrissons dans les pattes ; les mules à pompons rouges portant dans des paniers les agnelets d'un jour qu'elles bercent en marchant ; puis les chiens tout suants, avec des langues jusqu'à terre, et deux grands coquins de bergers drapés dans les manteaux de cadis roux qui leur tombent sur les talons comme des chapes.

Tout cela défile devant nous joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse... Il faut voir quel émoi dans la maison. Du haut de leur perchoir, les gros paons vert et or, à crête de tulle, ont reconnu les arrivants et les accueillent par un formidable coup de trompette. Le poulailler, qui s'endormait, se réveille en sursaut. Tout le monde est sur pied : pigeons, canards, dindons, pintades. La basse-cour est comme folle ; les poules parlent de passer la nuit !...

Alphonse DAUDET, « Installation », *Lettres de mon moulin*.

THEME 3 : LES COUTUMES ET LES TRADITIONS

9-Fiançailles à Umofia

Umofia est un village du pays Ibo, au Nigeria. Dans cet extrait, Chinua Achebe nous décrit le rite des fiançailles.

Au début de l'après-midi, les deux premiers pots de vin de palme arrivèrent de la part de la belle-famille d'Obierika. Ils furent dûment offerts aux femmes, qui en burent une coupe ou deux chacune pour les encourager dans leur préparation du festin. Une partie en revint également à la fiancée et à ses demoiselles d'honneur qui, avec un rasoir, apportaient les dernières touches à sa coiffure, et achevaient d'enduire de bois de cam sa peau satinée. [...]

Okonkwo sortit sa bouteille de tabac à priser et l'offrit à Ogbuefi Ezenwa qui était assis auprès de lui. Ezenwa la prit, la tapota sur son genou, passa sa paume gauche pour l'essuyer avant d'y verser à petits coups un peu de tabac à priser. Chacun de ses gestes était mesuré et il parlait en les faisant :

« J'espère que votre famille par alliance apportera beaucoup de pots de vin. Bien qu'elle vienne d'un village connu pour sa répugnance à lâcher ce qu'il possède, elle devrait savoir que Akueke est une Fiancée digne d'un roi.

- Qu'ils n'osent pas apporter moins de trente pots, dit Okonkwo. Je leur dirai ma façon de voir s'ils se le permettent. »

À ce moment, le fils d'Obierika, Maduka, fit sortir la chèvre géante de l'intérieur du domaine pour la montrer à la parente de son père. Tout le monde l'admirait et déclara que c'était ainsi qu'on devait faire les choses. La chèvre fut alors reconduite à l'intérieur du domaine.

Presque aussitôt après, la belle-famille commença à arriver. Venaient d'abord, en file indienne, les jeunes gens et les garçons qui portaient chacun un pot de vin. Les parents d'Obierika comptaient les pots à mesure qu'ils entraient. Vingt, vingt-cinq. Il y eut une longue interruption, et les hôtes se regardèrent les uns les autres comme pour se dire : « Je vous l'avais bien dit. » Puis d'autres pots arrivèrent. Trente, trente-cinq, quarante, quarante-cinq. Les hôtes hochait la tête en signe d'approbation et semblaient dire : « Maintenant, ils se conduisent comme des hommes. » Il y avait cinquante pots de vin en tout. Après les porteurs de pots, venaient Ibe, le prétendant, et les Anciens de sa famille. Ils s'assirent en demi-lune, complétant ainsi le cercle de leurs hôtes. Les pots de vin étaient posés au centre. Puis la fiancée, sa mère et une demi-douzaine d'autres femmes et d'autres filles sortirent de l'intérieur du domaine, et firent le tour du cercle en serrant toutes les mains. La mère de la fiancée venait en tête, suivie de la fiancée et des autres femmes. Les femmes mariées portaient leurs plus beaux atours et les filles des ceintures de perles rouges et noires et des animaux de cheville de cuivre.

Quand les femmes se furent retirées, Obierika offrit des noix de cola à sa belle-famille. Son frère aîné brisa la première.
« Vie pour nous tous, dit-il en la brisant. Et que l'amitié règne entre votre famille et la nôtre. »
L'assemblée répondit :

« ee-e-e !

Nous vous donnons notre fille aujourd'hui. Elle sera pour vous une bonne épouse.
Elle vous donnera neuf fils comme la mère de notre fille.

- ee-e-e ! »

L'homme le plus âgé du camp des visiteurs répondit :

« Ce sera bon pour vous, et ce sera bon pour nous.

ee-e-e !

Ce n'est pas la première fois que les miens viennent épouser votre fille. Ma mère est l'une d'entre vous.

ee-e-e !

Et ce ne sera pas la dernière, parce que vous nous comprenez et que nous vous comprenons. Vous êtes une grande famille.

Chinua ACHEBE, *Le monde s'effondre* traduit de l'anglais par Michel Ligny, Présence africaine, Paris, 1966

10-Exorcisme

C'était un jour ensoleillé, un jour de saison sèche où les travaux des champs laissent un peu de répit aux paysans. Je revenais de tournée, dans le tintamarre métallique de ma grosse sanitaire, assommé tout ensemble par la chaleur et par la fatigue d'une harassante journée de travail. J'entendis pourtant, venant d'un village à l'écart de la route, un bruit de tam-tam au

rythme bizarre, sur la nature duquel mon chauffeur, qui était pourtant originaire de la région, demeurait tout bonnement évasif. J'étais jeune et curieux. Je décidai d'y aller voir. Le tam-tam avait lieu en plein milieu d'une concession, tout à côté d'une case à l'entrée de laquelle on avait posé un gros objet recouvert d'un tissu blanc. Je compris sans explication que c'était une représentation divine, ce qu'autrefois on appelait sans complexe « fétiche ». Dans la cour, formant un cercle serré, une foule attentive suivait l'évolution chorégraphique d'un grand officiant, remarquablement bâti, musclé comme un boxeur, barbuillé de blanc au visage, portant grelots aux chevilles et clochette à la main, vêtu d'un étrange jupon de raphia lui ceignant la hanche. Il chantait, gesticulait en agitant fébrilement sa clochette. De temps en temps il aspergeait les azimuts et les assistants d'une eau lustrale puisée dans un canari voisin du mystérieux dieu drapé de blanc. Prêtre tout-puissant de la cérémonie, il imposait silence aux trois tam-tams pour lui permettre de dévider une longue suite d'incantations, puis, d'un geste, refaisait crémier les tambours au son desquels il exécutait d'impressionnantes cabrioles.

De quoi s'agissait-il ? Tout simplement d'une cérémonie d'exorcisme, en vue de la guérison d'un malade. Le malade était dans la case et la scène était organisée dans sa cour pour chasser les mauvais esprits responsables du mal.

Personne ne devrait s'étonner de cette vision surnaturelle de maladie. [...] Cette conception est planétaire, ou tout au moins le fut. Elle persiste dans notre Afrique aujourd'hui, mais elle a imprégné plus ou moins intensément, à différentes époques, la pensée populaire en tous points du globe.

Théodore D'ALMEIDA, *L'Afrique et son médecin*, CLE

11-Initiation au culte vaudou

C'était un soir. Les villageois, harassés par les travaux champêtres se reposaient à la devanture de leurs cases. Soudain, des coups de tam-tam retentirent. Ce genre de tam-tam annonce d'ordinaire l'entrée d'un homme ou d'une femme au couvent. Celle personne, c'était Bossou. Cette nuit, le prêtre lui fit les premières cérémonies. Le lendemain, on le vit, le visage balafré, de même que la poitrine et le dos. Il était vêtu d'un pagne noir, enroulé autour des reins. Qu'il est devenu horrible! Il ne peut même plus parler son dialecte habituel, ni porter de caleçon et de chemise. Il fut dénué de tout cela. Il commença à s'exprimer dans un jargon que seuls quelques habitants comprenaient. Bossou devint la risée de ses camarade de classe, lui qui était le meilleur élève et qui tenait toujours la tête.

Humilié, désemparé, il ne faisait que pleurer à longueur de journée. Ce qui l'ennuyait le plus, c'est qu'il devait rester dans ce couvent pendant deux ans, période durant laquelle ses copains pourront évoluer normalement dans les études et décrocher le Certificat d'¹ Etudes Primaires. C'en est fait pour moi, disait-il en sanglotant. Il n'avait pas le droit de porter d'autres habits à part le pagne noir. Cruels moments dans la vie de Bossou! Que faire pour sortir de cet état désastreux, se demandait-il sans cesse. Mais hélas il ne trouva pas de palliatif à son malheur: En le voyant dans cette situation sa maman n'arrivait plus à manger. Un fils unique sur qui elle comptait beaucoup. Car, disait-elle. « quand tu seras grand et que tu termineras tes études, tu construiras une belle maison où je passerai le reste de mes jours. Tu achèteras une voiture comme celle du Commandant de Cercle ». Maintenant que son fils est au couvent, tous ses espoirs sa vains. Les larmes lui venaient souvent aux yeux au souvenir de l'ardeur de son enfant au travail.

Amegnona A. AZIABLE, *L'ennemi invisible.*

12- souffles

Ecoute plus souvent
Les choses que les êtres.
La voix du feu s'entend.
Entends la voix de l'eau.
Ecoute dans le vent
Le buisson en sanglots :
C'est le souffle des ancêtres.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :
Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire
Et dans l'ombre qui s'épaissit.
Les morts ne sont pas sous la terre :
Ils sont dans l'arbre qui frémit,
Ils sont dans le bois qui gémit.
Ils sont dans l'eau qui coule,
Ils sont dans l'eau qui dort.
Ils sont dans la case, ils sont dans la foule :
Les morts ne sont pas morts. [...]

C'est le souffle des ancêtres.
Le souffle des ancêtres morts,
Qui ne sont pas partis.
Qui ne sont pas sous la terre,
Qui ne sont pas morts.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis :
Ils sont dans le sein de la femme,
Ils sont dans l'enfant qui vagit,
Et dans le tison qui s'enflamme.
Les morts ne sont pas sous la terre :
Ils sont dans le feu qui s'éteint.
Ils sont dans les herbes qui pleurent,
Ils sont dans le rocher qui geint,
Ils sont dans la forêt, ils sont dans la demeure :
Les morts ne sont pas morts.

Écoute plus souvent
Les choses que les êtres.
La voix du feu s'entend.
Entends la voix de l'eau.
Ecoute dans le vent
Le buisson en sanglots :
C'est le souffle des ancêtres. [...]

THEME 4 : LES ARTS ET LES METIERS

13-La biche sculptée

Fatoman étudie à Paris. De retour en Guinée, il cherche un objet typiquement local pour l'offrir à ses amis français... Son père est sculpteur.

Je m'en fus à l'atelier. Mon père y travaillait, entouré de ses apprentis. Je pris place à côté de lui et je le regardai tailler le bois. Le mystère et la merveille naissaient sous l'herminette et le ciseau. Avidement, je regardais mon père dégrossir le bois; et je m'efforçais de deviner ce qui allait sortir du bloc informe où les coups de ciseau et d'herminette tombaient secs et précis, avec un son comme métallique, car il s'était attaqué à un bois très dur. L'ouvrage serait de longue haleine.

Au bout d'un quart d'heure, inopinément, un corps de biche commença de surgir du bois.

Soudain, oui, j'aperçus comme une silhouette dans la masse, et je sus que ce serait bien une biche qui en sortirait.

« Père, fis-je, cette biche sera pour moi ?

-Tu la veux ?

- Oui; je l'emporterais volontiers pour l'offrir à une de mes amies.

-Eh bien, fit-il, je la soignerai alors tout particulièrement. »

De nouveau, il baissa la tête et continua à tailler le bois. Je suivais attentivement le travail. Que pouvait bien chercher mon père en creusant et en taillant le bois ?... La réalité, sans doute !... Il cherchait à être vrai, aussi vrai qu'il est possible de l'être ; il cherchait à être aussi près de la réalité qu'il est possible de l'être. Je voyais bien que son souci, son seul souci de la vérité, de la réalité, dans l'accomplissement de son ouvrage, n'était tempéré que par la recherche de la beauté idéale et, en conséquence, par l'établissement d'un type de beauté universel.

En effet, après deux heures de travail, ce qui, tout à l'heure, avait inopinément survécu du bois devint une biche belle, très belle ; une biche, enfin, qui résumait tous les types de biches de nos savanes.

« J'ai vu, dans les musées parisiens, des sculptures africaines très différentes des tiennes. N'en fais-tu pas ? Ceux qui ont réalisé ces ouvrages étaient très malins.

-Très habiles! dit-il. Tout ce que tu as vu là-bas a été sculpté par nos aînés, par des artisans qui n'avaient pas été à l'école et qui cependant avaient plus d'habileté qu'on ne pourrait le croire. Il est bien certain que les hommes du peuple ont la puissance de contemplation et de création beaucoup plus développée, beaucoup plus proche de la réalité, de la vérité. Chacun de ces artistes anonymes dont les œuvres reposent dans des musées avait plus de savoir-faire dans le petit doigt que nous, leurs descendants, n'en avons dans la main entière. Je connais bien ces formes, mais je n'en fais pas. Cela se fait rarement, maintenant. Ces formes datent d'une époque lointaine, du temps de nos pères. C'était un temps où la biche qui surgissait sous l'herminette servait au culte, à la magie. Un temps où le forgeron-sculpteur était sorcier, était prêtre, et où il exerçait plus qu'une pure activité artisanale. [...] En ce temps, l'art du forgeron passait de loin les autres, était très réellement un art noble, un art de magicien, un art de vérité, qui requérait plus de connaissance et plus d'habileté que les autres arts. Et il allait de soi qu'on s'adressât au forgeron, non pour sculpter une biche, que chacun de nous dans cette ville peut dégrossir, mais pour modeler les images des ancêtres (et l'image du plus lointain d'entre eux : le totem), les masques pour les danses rituelles, tous les cultuels : qui servent objets cultuels, que ses pouvoirs lui permettaient de consacrer. Si de tels pouvoirs n'ont jamais cessé, fils, je ne peux pourtant te dissimuler qu'ils se sont généralement affaiblis. [...] Et c'est bien pourquoi la biche que tu vas emporter ne sera rien d'autre qu'un ornement, un bibelot. »

14-La petite ménagère.

Dès que Yaye Daro eut quitté la maison, Maïmouna se mit à récurer la marmite, à nettoyer cuvettes et calebasses, à préparer le bois de cuisine. Le reste de la matinée, jusqu'à l'arrivée du train, elle le consacra à sa « dome», une poupée robuste, trapue et malitorne, sans bouche et sans nez, mais affublée d'une perruque de laine et de vêtements soyeux, multicolores, comme en portaient les vraies grandes dames du pays de Maïmouna. A l'arrivée du train, elle coucha la « dome» dans son petit lit, ferma la porte de la case et courut vers le marché. Du marché, elle rapporta les provisions nécessaires pour le repas de midi, poissons frais, riz ou semoule, huile, condiments divers. Vite, elle alluma du feu, opération parfois délicate. Elle prenait de minuscules brindilles, très inflammables, les entassait au centre d'un foyer formé par trois grosses pierres, siège de la marmite. Elle installait sur ce matelas trois ou quatre bûches, quelques menus bois et mettait le feu. Les brindilles se consumaient avec une rapidité déconcertante, mais avant de se transformer en cendre, elles communiquaient la flamme qui gagnait le menu bois, puis le cœur des bûches entêtées.

Maïmouna assit la marmite ventrue sur les trois grosses pierres et vaqua à ses occupations en petite ménagère conscienteuse. Elle accomplissait depuis déjà assez longtemps les gestes rituels qui mettent de l'arôme dans les marmites, rougissent les sauces et les rendent capiteuses. Sous ses doigts agiles, le feu prenait âme et s'élançait en langues râches et avides, le brouet fredonnait un chant et se répandait aussitôt en lamentations comme une vieille sans cervelle. Dans ces moments-là, elle s'interdisait de songer à sa « dome» ou de psalmodier les cantiques de l'enfance chères aux petites filles noires. Car, malgré son âge, Maïmouna avait beaucoup d'amour-propre et entendait réussir dans toutes ses naïves entreprises.

Sa mère ne rentrait pas à midi. Le marché était situé loin du quartier où elle habitait et le soleil est trop pénible à cette heure. De plus, elle ne voulait pas, en quittant la halle, même pour peu de temps, perdre la clientèle de ces gens sans souci qui arrivent à n'importe quel moment de la journée. La petite Maïmouna portait donc le repas entier au marché, où toutes les deux se régalaient au milieu du bavardage des marchandes. Souvent, elles n'étaient pas seules à manger leur plat ; des voisines, invitées par protocole, accouraient, peu scrupuleuses, et leur tenaient bonne compagnie, prophétisant, intarissables de verve et d'imagination.

Mais la mère, pieuse et fidèle épouse, pensait au fond d'elle-même que cette nourriture offerte à autrui, était une aumône qui contribuerait à sauver l'âme de son défunt mari.

Certains jours, par temps très lourd et quand les opérations s'étaient succédé avec une intensité fiévreuse, la mère Daro, après ces repas copieux, cédait à l'engourdissement de ses nerfs et dormait. Maïmouna, alors, veillait seule et continuait à servir la clientèle de hasard.

15-Epidémie de variole à Louga.

Dans le bourg, depuis la Montagne jusqu'aux confins de Santiaba, une même vague de terreur courait, soulevée par une maladie qui décimait les pauvres habitants. Puis une nouvelle se propagea : le médecin blanc avait déclaré que c'était la variole. Déjà quelques malades, tôt découverts, avaient pris le chemin du lazaret; Toute la gaieté de ces bonnes gens, si sociables, si attachés les uns aux autres, fit place à la crainte qui se double de superstition. Les rassemblements au marché furent interdits, les tam-tams interdits ; et les Noirs, d'eux-mêmes, évitèrent de se serrer la main. L'homme fuyait son semblable et le fatalisme religieux, pour vivace qu'il soit, n'arrivait pas à assurer le contact des hommes les plus croyants et les plus fanatiques. Quand, jour après jour, on commença à compter les morts, ce fut l'abattement général, et le souci, rare chez le Noir, du lendemain.

Le Service d'Hygiène forma des équipes, demanda des renforts. La mort rôdait partout, et après elle des fantômes habillés de kaki. Des fouilles méthodiques étaient effectuées dans les quartiers les plus atteints. La voiture-ambulance du dispensaire ne cessait ses allées et venues entre les agglomérations indigènes et le lazaret. Son approche jetait l'alarme au cœur des gens, et on se haussait sur la pointe des pieds, derrière les tapades, pour la voir passer, comme une bête malfaisante. Quand elle s'arrêtait devant une maison, on savait que la « paix » n'y était pas. Alors, c'étaient des soupirs et des malédictions ; c'étaient des prières au Bon Dieu, pour qu'il éloignât cette voiture et la maladie. Ceux des malades qui n'étaient pas sérieusement atteints se raidissaient dès qu'ils entendaient la corne ou le bruit d'une auto. Beaucoup de personnes réussirent à camoufler leurs malades jusqu'à la période de suppuration ; ce qui fit durer l'épidémie.

Ainsi, grâce au concours de la vieille Raki, Yaye Daro ne fut pas découverte au début de sa variole. Elle pensait pouvoir guérir toute seule, sans l'intervention d'un médecin. A quoi servait d'être vieille et d'avoir de l'expérience ? On déclarait d'ailleurs unanimement que les médecins, pendant les épidémies n'avaient pas intérêt à guérir les gens, le nombre de leurs galons croissant avec celui de leurs victimes. Raki s'était arrangée de manière qu'avant le lever du soleil sa malade fut installée derrière la case, contre la palissade en tiges de mil, sous le maigre feuillage d'un « nébédaï » moyen. La vieille boucha l'entrée de cette galerie avec une claie assez haute pour empêcher tout regard indiscret. Ensuite, elle ouvrit largement la porte de la case. La consigne donnée à Maïmouna était d'accourir à la moindre alerte pour répondre aux questions et user de subterfuges. Sa mère était tantôt du côté du marché, tantôt elle était sortie pour une petite course et ne tarderait pas à rentrer. Et comme l'intérieur de la case n'offrait aucun mystère, que la beauté de la jeune fille affolait les gardes d'hygiène, on n'insistait que pour demeurer un peu plus longtemps près d'elle. On provoquait un sourire qui découvrait ses belles dents, et on s'en allait, satisfait.

16-LA BELLE SAISON

L'hivernage s'en allait à regret, l'épidémie était en recul. La rumeur grandiose qui l'enveloppait s'effritait peu à peu comme un nuage de criquets chassés par l'ennui d'un long séjour. La nature, lavée à grande eau, paraissait rajeunie. L'air devenait frais et suave. Le tonnerre qui grondait maintenant avait quelque chose de lointain et de repentant. Il roulait vers l'Ouest, conscient du mépris dont les hommes le couvraient à présent. Les pluies étaient rares, espacées, mais voulaient encore imposer un prestige que les hommes jugeaient bien compromis. D'ailleurs, en cette fin d'hivernage, elles étaient plutôt malencontreuses : leur persistance menaçait l'avenir des belles récoltes qui ne réclamaient désormais qu'un bon soleil chaud et permanent. Le mil était haut et les épis jaunissaient, couverts de poussière. Ils se balançaient dans le vent d'octobre et murmuraient entre eux comme un peuple d'êtres animés. Bientôt viendrait le moment de les courber en les rompant à demi pour les protéger des oiseaux pillards. En attendant, ces derniers se livraient à des sauts et des acrobaties, traduisant leur instinct saccageur. A terre, les champs d'arachide, veloutés et d'un vert de bouteille, ne bougeaient pas, étendus jusqu'à l'infini, épousant les dépressions, gravissant les monticules, agrippés au sol et collés à lui comme la peau sur la chair. Les sentiers filaient vers une brousse luxuriante, humide, gonflée de verdeur. Dans les concessions, de minuscules jardins regorgeaient des légumes du pays : gombos verts et fragiles qui tendaient à bout de bras leurs fruits en forme de cornes ouvragées ; piments roses et rouges évocateurs de plats épicés ; courges et concombres paresseusement étendues sur le sol entre les pieds de maïs. Et ces maïs ? Ils portaient sur leurs dos des bébés échevelés, douillettement enveloppés dans des gaines de feuilles jaunes, lisses comme des parchemins. Ils étaient coiffés de tresses capricieuses que le vent malmenait. Partout la promesse de belles récoltes s'affirmait.

Abdoulaye SADJI, Maïmouna. Pages 243-244

THEME 5 : LES AVENTURES ET MYSTERES

17-LE LIÈVRE ET LE GRAND GÉNIE DE LA BROUSSE

Ce conte africain a, lui aussi, la saveur spontanée du récit répété à un public. Sous le soleil d'Afrique, les bêtes parlent comme Renard et les héros des « Fables ».

Un jour, le lièvre s'en alla trouver le Grand Génie de la brousse et lui dit : « O Grand Génie ! Toi

qui veilles sur tous les habitants de la Brousse et de la Forêt, toi qui es plus puissant que le buffle et que l'éléphant, toi qui es le maître des maîtres, je veux te demander quelque chose.

- Quelle chose ?

- Que tu augmentes la puissance de ma cervelle.

- Et pour quoi faire ?

- Pour que j'aie plus d'esprit que toutes les autres bêtes de la brousse. »

Le Grand Génie réfléchit un instant et dit :

« Je veux bien, mais il faut, auparavant, que tu me montres ce que tu es capable de faire. Emporte cette gourde et emplis-la de petits oiseaux; prends cette calebasse et emplis-la de lait de biche; emporte aussi ce bâton et va chercher un serpent aussi long que lui. Quand tu reviendras, je verrai ce que je puis faire pour toi. »

Le lièvre partit, encombré de sa gourde, de sa calebasse et de son bâton. Après avoir trotté quelque temps, il vint s'allonger auprès d'une source à laquelle beaucoup d'animaux venaient boire, le soir, au coucher du soleil.

Au crépuscule, les petits oiseaux de la brousse arrivèrent en grand nombre. Et tous de sautiller, de boire, de jouer, de voler, de chanter et de voletier encore. Le lièvre, sortant de son coin, commença à sauter à droite, à gauche, en avant, en arrière, en criant de toutes ses forces :

« Non! non!... jamais!... Ce n'est pas possible en vérité!... Comment peut-on croire une chose pareille!... Non, non et non! Ils ne sont pas assez nombreux pour ça. »

Les oiseaux, arrêtés tout droits sur leurs deux pattes, et fort étonnés, l'appelèrent :

« Lièvre! Que dis-tu... Mais que dis-tu donc?

Oh! n'en parlons pas!... Il s'agit d'une chose tout à fait impossible.

- Mais quoi donc?

- Quelqu'un m'a raconté que vous pourriez entrer dans la gourde que voici et la remplir! Mais je sais bien que c'est tout à fait impossible : vous n'êtes pas assez nombreux pour ça!

- Tu plaisantes, lièvre, s'écrieront les oiseaux. Vraiment, lièvre, tu plaisantes. Nous pouvons la remplir tout entière...»

Le lièvre dit : «Non, en vérité, non, vous ne pouvez pas!

- Ah! ah! Attends un peu et tu vas voir! »

Un premier entra par le goulot, puis un second et un troisième, et tant et tant qu'à la fin la gourde fut bien pleine.

Alors, le malin bondit sur la gourde, la ferma solidement avec un bouchon et la cacha dans un coin.

A ce moment, une biche arrivait pour boire à la source.
Et notre lièvre de recommencer à sauter à droite, à gauche, en avant, en arrière, en criant de toutes ses forces :

« Non! non!... Jamais!... Ce n'est pas possible, en vérité... Comment peut-on croire une chose pareille!... Non, non et non!... Elle n'a pas assez de lait pour ça. » La biche, bien étonnée, s'arrêta sur ses quatre pattes, le regarda et l'appela : « Lièvre, que

dis-tu?... Mais que dis-tu donc?

Oh! n'en parlons pas!... Il s'agit d'une chose tout à fait impossible... — Mais quoi donc?

- Quelqu'un m'a raconté que vous pourriez emplir de votre lait la calebasse que voici.

Mais je sais que c'est tout à fait impossible vous n'avez pas assez de lait pour ça!

- Tu plaisantes, lièvre; vraiment, tu plaisantes. Je puis l'emplir tout entière... tout entière je puis l'emplir! »

Le lièvre secoua une de ses oreilles, et dit : « Non, en vérité, non, vous ne pouvez pas !

- Ah! ah! Attends un peu et tu vas voir! »

Elle s'installa au-dessus de la calebasse. Et le lait coula, coula tant et tant que, bientôt, la calebasse fut remplie.

« J'ai perdu mon pari », dit le lièvre.

Bientôt un serpent arriva pour se désaltérer à son tour.

Dès qu'il le vit, le lièvre commença à marcher le long du bâton en comptant et en criant de toutes ses forces :

« Deux pas... Quatre pas... Non, non !... Cinq pas... Ce n'est pas possible en vérité !...

Six pas !... Comment peut-on croire une chose pareille !... Sept pas !... Non, non et non!

Il n'est pas assez grand pour ça! »

Le serpent s'arrêta, tout surpris, se dressa tout droit sur sa queue, regarda le lièvre et l'appela :

« Lièvre, que dis-tu ? Mais que dis-tu donc ?

- Oh! n'en parlons pas!... Il s'agit d'une chose tout à fait impossible!

- Mais quoi donc ?

- Quelqu'un m'a raconté que vous étiez aussi long que le bâton que voici.

Mais je sais bien que vous n'êtes pas aussi grand que ça!

- Tu plaisantes, lièvre, s'écria le serpent. Vraiment, tu plaisantes! »

Et se mit à ricaner, et à ramper dans l'herbe autour du lièvre, tout en sifflant :

« Je suis aussi long que le bâton... Aussi long que le bâton je suis! »

Mais le lièvre secoua ses oreilles et dit :

« Non, en vérité, non, vous ne l'êtes pas!

- Ah! ah! tu crois cela... »

Et le serpent de s'allonger tout contre le bâton.

Notre malin lièvre fit un bond, attacha le serpent au bâton : un lien à la tête, un lien à la queue, un lien au milieu du corps, et il serra tant et si bien que le serpent ne pouvait plus bouger.

Alors il prit vivement la calebasse, la gourde et le bâton, et hop! hop ! il partit au galop trouver le Grand Génie.

« Grand Génie ! appela-t-il.

- Me voici, lièvre. Je t'attendais.

- Regarde, Grand Génie, voilà la gourde pleine de petits oiseaux, la calebasse pleine de lait de biche et le serpent long comme le bâton. »

Le Grand Génie regarda tout cela, regarda le lièvre, lui toucha le front et lui dit : « En vérité, si j'augmentais la puissance de ton esprit, je ferais une grande sottise. Tu es assez rusé comme cela ! Si tu l'étais davantage, tu deviendrais mon maître. »

A. DAVESNE et J. GOUIN, *Contes de la brousse et de la forêt(Istra)*

18-LE RENARD ET LE BOUC

Capitaine Renard allait de compagnie
Avec son ami Bouc des plus haut encornés;
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez;
L'autre était passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
 Là, chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le Renard dit au Bouc : « Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi;
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
 Je grimperai premièrement;
 Puis sur tes cornes m'élevant,
 A l'aide de cette machine,
 De ce lieu ci je sortirai,
 Après quoi je t'en tirerai.

-Par ma barbe, dit l'autre, il est bon; et je loue
 Les gens bien sensés comme toi.
 Je n'aurais jamais, quant à moi,
 Trouvé ce secret, je l'avoue. »

Le Renard sort du puits, laisse son compagnon
 Et vous lui fait un beau sermon
 Pour l'exhorter à patience.
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
 Autant de jugement que de barbe au menton,
 Tu n'aurais pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or adieu; j'en suis hors;
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
 Car, pour moi, j'ai certaine affaire
 Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin. »
En toute chose il faut considérer la fin.

Jean de La FONTAINE, *Fables*.

19-Naissance et enfance de Soundjata

Un devin a promis au roi Naré Maghan qu'il aurait un fils de la reine Sogolon et que celui-ci aurait un destin exceptionnel.

La reine Sogolon était vraiment très très laide, mais le roi oubliait sa laideur devant le ventre qui s'arrondissait. Sassouma Bérété, la première épouse du roi, était jalouse. Elle avait un fils qui avait déjà huit ans, mais tout ce qu'elle avait entendu dire à propos du fils à venir de Sogolon Kedjou n'était pas fait pour la rassurer, d'autant plus que Naré Maghan comblait sa seconde épouse de cadeaux. La haine habita son cœur.

Le jour où Sogolon accoucha est resté gravé dans la mémoire des griots. D'énormes nuages obscurcirent le ciel ; le tonnerre fit autant de bruit que cent tam-tams, les éclairs rayèrent le ciel et, alors qu'on était en pleine saison sèche, la pluie se mit à tomber. Quand la plus ancienne des neuf matrones qui entouraient la jeune accouchée sortit avec l'enfant de Sogolon dans les bras, le calme revint d'un seul coup et le soleil se mit à briller juste au dessus de la case où le bébé venait de naître.

A trois ans, Soundjata ne marchait pas. A la différence de tous les enfants de cet âge, il se traînait sur le sol. Cependant il avait une force peu commune dans les bras et dans les mains. C'était un enfant taciturne, riant peu, jouant peu. Avait-il conscience de son infirmité ou bien était-il déjà assailli par des pensées adultes ? Nul ne le sait. Sa mère lui frottait les jambes avec herbes mystérieuses pour qu'il puisse se tenir debout. Peine perdue ! L'enfant se plaisait à ramper et Sogolon se désespérait....

Les années passèrent. Soundjata avait sept ans. Et il ne marchait toujours pas !... Dans tout le royaume, on ne parlait que de cela. Le roi Naré Maghan dépérissait. Quand il sentit que les Ancêtres le rappelaient, il fit venir Soundjata, et, selon la coutume manding, il nomma le griot qui lui serait attaché. C'était le fils de Gnankouman Doua, son propre griot. Il s'appelait Balla Fasséké. Quand le roi Naré Maghan mourut, ce fut Dankaran Touman, le fils de sa première épouse, qui lui succéda. La reine mère, Sassouma Bérété, était toute-puissante et son premier acte d'autorité fut de reléguer Sogolon, méprisée, désespérée, s'en prit à son fils Soundjata, cause de tous ses malheurs, allant jusqu'à lui reprocher son infirmité.

« Où que j'aille, je n'entends que propos méchants, disait-elle, les Esprits se sont trompés, tu ne marcheras jamais.

-Je marcherai aujourd'hui, dit Soundjata. Cours chez les forgerons de mon père et dis-leur de faire une canne très lourde. »

La canne arriva, portée par deux forgerons. C'était en fait une barre de fer. Soundjata rampa vers la barre. Il la saisit à deux mains et la tint droite. Toute la population du village s'était rassemblée. Le souffle court, on attendait, on voulait voir. Et l'on vit. On vit Soundjata se redresser lentement, progressivement. Tout son corps tremblait, vibrait, tendu par l'effort surhumain. Le miracle s'accomplait : l'enfant était debout. Mais la canne, elle, était pliée. Elle avait la forme d'un arc. Alors le griot de soundjata, Balla Fasséké, improvisa l'hymne à l'arc.

Djibril T. Niane, *Soundjata ou l'Epopée Mandingue*

20-Le Lion, le Singe et le Roitelet.

*Dans ce monde, il faut bien s'entraider,
Cependant, gardons-nous d'apporter une aide
Susceptible de causer notre mort ou notre ruine.*

Un jeune Lion, plus sot que méchant,
Tomba dans un fossé.
Il lui était impossible d'en sortir,
Et il gisait là depuis trois jours,
Attendait du hasard sa délivrance.
« Je vais mourir, se disait-il,
Je vais mourir de faim ... »
Il se lamentait.
Mais tout à coup, il vit,
Sur la branche d'un arbre
Au bord du fossé,
Un gros Singe qui se dandinait.
« Singe, Singe, crie-t-il,
Je te prie, sauve-moi. »
Notre singe, innocent, se retourna
Et observa le Lion au fond de l'abîme.
« Bien sûr qu'il faut te sauver,
Mais que puis-je faire, moi ?
-Envoie ta queue vers moi, reprit le Lion,
Je peux y grimper pour sortir d'ici ;
Par pitié, sauve-moi. »
Le Singe suivit ses indications.
Mais à peine le Lion fut-il arrivé au bord du fossé
Qu'il se jeta sur le Singe et voulait le tuer.
« Maintenant, je vais te manger, lui dit-il.
-Pourquoi vas-tu me manger ? demanda le Singe.
-Parce qu'il y a trois jours
Que je n'ai rien mangé.
-Mais, protesta le malheureux,
Tu ne dois pas me manger,
C'est moi qui t'ai sauvé la vie !
-C'est vrai, dit le Lion,
Mais si je ne te mange pas, je mourrai ! »

La dispute s'aggravait,
Et le Lion allait en venir aux dents
Quand un oiseau se posa près d'eux.
« Qu'y a-t-il ? demanda le Roitelet. »
Lorsque le Singe, entre les griffes du Lion,
Lui eut narré l'histoire, il fut ému et dit :

« Seigneur Lion, je vais vous poser trois questions,
Et je vous prierai d'y répondre
Avant de manger le Singe.

Est-il vrai qu'il vous a sauvé la vie ?

-Oui, répondit le Lion.

-Est-il vrai que vous n'avez rien mangé
Depuis trois jours ?

-Oui, répondit-il encore.

-Avez-vous remercié le Singe
Pour vous avoir sauvé la vie ?

-Non ? fit-il.

-Ah ! C'est ingrat de ne pas le remercier !

-Alors, comment dois-je le remercier ?

Demanda le Lion.

-Il faut vous tenir la tête et faire une révérence,

Dit l'Oiseau. »

Mais, aussitôt que le Lion ôta du Singe ses griffes

Pour tenir sa tête,

L'Oiseau cria et s'envola :

« Singe, fuis, tu es sauvé ! »

Et le Singe sauta, gagna les branches de l'arbre et cria :

« Adieu, Lion, je ne vous aiderai plus jamais. »

Yves Emmanuel DOGBE,
Fables africaines, Akpagnon.

THEME 6 : LES QUALITES ET LES DEFAUTS.

21-Le choix de Maïmouna.

Le soir mit dans la tête de Maïmouna amoureuse un baume sans pareil. Elle se coucha en hâte, un doux secret en son cœur. Elle aimait le jeune homme au complet noir.

Bêtise tout ce que disait sa sœur Rihanna, sur cette jeunesse un peu spéciale. Egoïste l'attitude de Bounama enfermé dans les préjugés de son âge, et ne considérant que sa situation privilégiée. Pourquoi ces jeunes gens étaient-ils relégués au rang de parias ? Parce qu'ils n'avaient pas réussi comme Bounama et les jeunes Hadj du cadre commun supérieur. Tant pis, Maïmouna préférait le genre du petit jeune homme au complet noir à tous les faux dévots, à tous les richissimes de la terre. Elle souffrait, mais à qui confier sa peine ? La Responsable ronflait déjà, sa grosse tâche de la journée ne lui laissait jamais assez de nerfs pour résister au sommeil, le soir venu.

Maïmouna rêva d'intimité et d'épousailles avec le jeune homme au complet noir. En vérité, il était beau garçon, ce Doudou Diouf. Doudou Diouf, ce sont les prénom et nom bien africains du jeune homme que Maïmouna aimait.

Il était de race sèrene, donc noir anthracite. Mais les siècles incertains où nous vivons en avaient fait un adolescent plutôt gracile, éloigné du type colossal ou trapu de sa race. Sa tête n'avait rien de particulier sinon qu'elle était toujours bien soignée; sa chevelure pommadée légèrement, ondulée au peigne et à la brosse avait l'air de retomber en arrière bien que ses cheveux fussent crépus comme ceux de tous les Noirs. Il avait d'ailleurs un regard dououreux et triste à cause de ses yeux obliques qui semblaient constamment voilés.

Son corps, par contre, était très bien taillé. Il était svelte, souple. Les complets des Blancs lui allaient à merveille, et il avait beaucoup de délicatesse et d'ardeur dans les gestes.

Garçon moralement très naïf, il venait de sortir de l'école, sans diplôme. Ses parents ne surent où le placer. Mais comme Doudou était bien fait de sa personne, il réussit facilement à plaire et finalement à gagner sa vie...

Il habitait alors dans la rue Vincens.

Ses parents s'étaient installés depuis une quinzaine d'années à la « Gueule Tapée ». Deux fois par semaine il leur rendait visite. Et c'étaient toujours des sermons que développait son père et des enquêtes anxieuses que faisait sa mère. Leur Doudou grandissait et se formait loin d'eux. Ils ne voyaient en lui que le gamin né hier, un jeune écervelé, que les enfantillages des Toubabs allaient détourner de sa voie, celle de la tradition sociale et morale.

Abdoulaye SADJI, *Maïmouna* (pages 123-124)

22- Un maître impressionnant.

Ce passage trace le portrait du maître, qui, avec une extraordinaire sévérité forme le jeune Samba Diallo.

Sur un signe du maître, il avait sa tablette. Mais il ne bougeait pas, absorbé dans l'examen du maître qu'il voyait maintenant de profil. L'homme était vieux, maigre et émacié, tout desséché par ses macérations. Il ne riait jamais. Les seuls moments d'enthousiasme qu'on pouvait lui voir étaient ceux pendant lesquels, plongé dans ses méditations mystiques, ou écoutant réciter la Parole de Dieu, il se dressait tout tendu et semblait s'exhausser du sol comme soulevé par une force intime. Les moments étaient nombreux par contre où, poussé dans une colère frénétique par la paresse ou les bêtises d'un disciple, il se laissait aller à des violences d'une brutalité inouïe. Mais ces violences, on l'avait remarqué, était fonction de l'intérêt qu'il portait aux disciples en faute. Plus il le tenait en estime, plus folle était ses colères. Alors, verges, bûches enflammées, tous ce qui lui tombait sous la main servait au châtiment. Samba Diallo se souvenait qu'un jour, pris d'une colère démente, le maître l'avait précipité à terre et l'avait furieusement piétiné, comme font certains fauves sur leur proie.

Le maître était un homme redoutable à beaucoup d'égards. Deux occupations remplissaient sa vie : les travaux de l'esprit et les travaux des champs.

Cheikh Hamidou KANE, *L'Aventure ambiguë*

THEME 7 : A LA DECOUVERTE DU MONDE.

23- Propulsés dans l'espace

Le premier choc découpa le flanc de la fusée comme un gigantesque ouvre-boîte. Les hommes furent projetés dans l'espace telle une douzaine de goujons frétillants. Ils furent semés dans l'océan de ténèbres. Et le vaisseau, en mille pièces, continua sa course ; une nuée de météores cherchant un soleil perdu.

« Barkley ! Barkley, où es-tu ? »

Des voix d'enfants appelant dans la nuit froide.

« Woode, Woode !

- Capitaine !

- Hollis, Hollis, ici Stone !

- Stone, ici Hollis. Où êtes-vous ?

- Je ne sais pas. Comment le saurais-je ? Où est le haut, le bas ? Je tombe. Seigneur Dieu, je tombe !
»

Ils tombaient. Ils tombaient comme du gravier dans un puits, dispersés comme des éclaboussures. Il n'y avait plus d'hommes, il n'y avait plus que des voix, désincarnées et tremblantes, à différents degrés de terreur ou de résignation.

« Nous nous éloignons les uns des autres ! »

C'était vrai. Hollis, boulant, cul par-dessus tête, savait que c'était vrai ; et il l'acceptait vaguement. Ils s'écartaient pour suivre leurs trajectoires séparées, et rien ne les ramènerait. Ils portaient leurs tenues hermétiques pour l'espace, avec les casques et les tubes respiratoires sur leurs visages pâles, mais ils n'avaient pas eu le temps de fixer leurs unités de force. Avec celles-ci, ils auraient pu être des sortes de canots de sauvetage, ils auraient pu se sauver, sauver les autres, se rassembler, se retrouver jusqu'à devenir un îlot d'hommes capables d'établir un plan. Sans les cellules d'énergie bouclées à leurs épaules, ils n'étaient que des météores, chacun lancé vers un destin irrévocable et isolé. [...]

« Stone à Hollis. Combien de temps pouvons-nous parler par téléphone ?

- Cela dépend de la vitesse de votre chute et de la mienne.

- Environ une heure, d'après moi.

- Ce doit être ça, dit Hollis, d'un ton abstrait et calme.

- Que s'est-il passé ? demanda-t-il au bout d'un moment.

- La fusée a explosé, c'est tout. Cela arrive.

- Quelle est votre direction ?

- Je crois que je vais heurter la Lune.

- Pour moi, c'est la Terre. Le retour à notre mère la Terre à dix mille milles à l'heure. Je flamberai comme une allumette. »

Ray BRADBURY,

Extrait de la nouvelle « Kaléidoscope »,

L'Homme illustré traduit de l'anglais

par C. Andronikof, © by Éditions Denoël

24-DEMAIN, DES L'AUBE...

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe;
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et, quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

VICTOR HUGO, *Les Contemplations*

25-L'ÉTOILE DU SOIR

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?

5 La tempête s'éloigne et les vents sont calmés.
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère;
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie?
10 Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la Nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit.

Étoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
20 Tomber comme une perle au sein profond des eaux?

ALFRED DE MUSSET,
« Le Saule », Premières Poésies.